

Les Norton

*Malgré les apparences, le destin
est la plus belle histoire de notre vie...*

Jissey.

Dix-sept heures. Je quitte enfin l'agence pour rejoindre ma voiture garée le long de la prairie. La lumière du soleil me prend de plein fouet. L'été semble avoir vraiment commencé.

En engageant la Renault 8 Gordini sur le Cours du Général de Gaulle, je repense à Nadine et la façon dont Claire et elle ont fait connaissance. Le plus difficile est de me justifier de ne pas avoir couché avec Claire. Mais ce n'est pas le cas et c'est épuisant de devoir le démontrer.

Hier, profitant d'une visite chez mes parents, je suis passé chez Nadine pour essayer de trouver un terrain d'entente avec elle. Ce serait dommage de se séparer sur un malentendu. Sa mère est sortie dans le jardin. Elle m'a toujours bien apprécié, me considérant comme le gendre idéal pour sa fille. Elle n'avait pas son sourire habituel en ouvrant le portail. Au contraire, son visage était grave. Elle s'est approchée et m'a dit :

- Nadine nous a tout raconté. Elle ne veut plus te voir.

- Il ne s'est rien passé, c'est un malentendu. J'ai dormi sur le canapé car la fille était malade.

J'avais employé les mots *filles* et *malade* pour minimiser la situation.

- Laisse-lui du temps, peut-être qu'elle le comprendra, a continué la femme, désolée.

Je me demande si le temps allait effectivement changer les choses. Nadine est une fille trop compliquée pour moi. C'est vrai, je l'admirais lorsqu'elle descendait l'escalier de la maison en ondulant les hanches. Aucun homme ne peut lui résister tant son aura fait ressortir sa féminité. Elle possède une grande intelligence. Ses parents sont désolés qu'elle n'ait pas poursuivi de longues études au lieu de se contenter d'un diplôme d'esthéticienne.

Tout en conduisant, je pense au mot de Claire que je connais par cœur à force de l'avoir lu cent fois : *j'habite rue Fracasse, la maison fait un angle de rue*. C'est peu comme information, vous en conviendrez ! Je crois qu'elle ne connaît pas le nom des rues. Villers-sur-Mer se traverse facilement. Plus je me rapproche de Deauville, plus je pense à elle et l'image de Nadine s'estompe, comme un rêve dont on arrive pas à se souvenir.

Je souris à l'idée que Claire a fait son possible pour me donner son adresse avec le peu de renseignements dont elle

disposait. Heureusement qu'elle se souvenait au moins du nom de la rue.

Elle n'était pas passée à l'agence pour m'expliquer la venue fracassante de Nadine. Au lieu de ça, elle avait fui à Deauville, privilégiant sa timidité. C'était tout elle !

Deauville, enfin ! La rue Albert Fracasse est à cent mètres à droite, en direction de la mer et je commence à sentir l'odeur de la marée, apportée par le vent. Les souvenirs de mon enfance me ramènent en été où, sur les plages du Calvados, mes parents m'emmenaient passer les vacances. J'étais émerveillé par ces rues dont on devinait qu'elles se dirigeaient toutes vers la mer avec le ciel bleu qui leur servait d'horizon. Il faut s'approcher très près du littoral pour savoir qu'on a raison.

A droite, une plaque indique *Rue Albert Fracasse*. Je suis sur les lieux ! Maintenant, il s'agit de trouver une maison qui fait un angle de rue. Si je rencontre trois intersections, j'aurai le choix entre douze possibilités. Je me laisse guider par mon instinct. La Renault 8 roule au pas. Les maisons se ressemblent, respectant bien le style normand des murs en colombages et les toits pentus. Je m'aperçois que je suis arrivé à l'extrémité. Demi-tour. Je vais m'arrêter à chacune des maisons « *qui font un angle* » pour lire les noms sur les boîtes aux lettres ou les sonnettes d'entrées. Dans ce premier carrefour, les noms ne correspondent à rien ; le second non plus. Cent mètres plus loin, nouvelle inspection. Seul, un nom est inscrit sur une maison vide devant servir de villégiature estivale. Au carrefour suivant, se trouve une seule maison car l'autre angle est formé par un mur de clôture de deux mètres de hauteur.

La porte d'entrée est en chêne massif, encadrée par deux fenêtres découpées en quatre vantaux et protégée par un petit abri qui accentue le style normand de l'ensemble. Maison typique en colombages, partant du premier étage pour couvrir les murs jusqu'à la toiture. Une boîte aux lettres est fixée sous la vitre dont l'ouverture se fait par le haut et sur laquelle un nom est écrit : *NORTON*.

C'est ici qu'elle habite. Voyons ce que donne l'accueil ! J'appuie sur le bouton et une sonnerie résonne à l'intérieur de la maison. J'entends un bruit de frottements et le rideau de la vitre se lève pour découvrir l'intrus. La porte s'ouvre et une femme gigantesque se déploie et en occupe toute la largeur avec la masse de son corps. Les mains sur les hanches, elle me toise :

- Qu'est-ce-que c'est ?

Sa voix est forte, bien claire. Elle en impose rien qu'en ouvrant la bouche. Je me reprends à deux fois pour pouvoir prononcer les premiers mots :

- Je m'appelle Jissey. Je suis un ami de Claire.

Elle me regarde une nouvelle fois de haut en bas comme pour juger d'un danger éventuel.

- Tu lui veux quoi, à la petite ?

Difficile de trouver des arguments devant un tel monument. Il aurait été dommage de flancher si près du but et d'avoir fait ce chemin pour me faire refouler à trois mètres de mon amie.

- Elle m'a demandé de passer la voir, dis-je en hésitant.

Je suis satisfait d'avoir trouvé l'idée que l'invitation venait en réalité de Claire. La grande femme se tourne d'un quart de tour et, sans lâcher l'intrus des yeux, crie en anglais :

- Henri, dis à Mimie qu'un garçon la demande.

Apparaît un homme en chemise bleue et cravate jaune trop criarde à mon goût. Il répond dans la même langue et je peux faire la traduction :

- Elle écoute de la musique dans sa chambre.

- Dis-lui qu'un garçon l'attend en bas. Dépêche-toi !

Je lui aurais bien proposé de monter dans la chambre de Claire, mais je crois que cette demande aurait été mal accueillie. Je préfère la sagesse et attendre sur le seuil de la porte. La femme porte une robe à fleurs sur fond marron et un tablier blanc de cuisinière, m'indiquant, avec les effluves odorantes titillant mes narines, qu'elle était en train de cuisiner lorsque je l'ai dérangée. Hum ! Ça me donne faim !

- Elle descend, dit Henri, elle le connaît !

Ouf, voici la bonne nouvelle de la journée ! Soudain une petite tête apparaît entre le creux du bras de la femme :

- Ah, c'est mon ami Jissey, dit Claire en souriant.

Sauvé ! Je suis sauvé ! Je ne sais pas si je serais resté comme ça, sur le pas de la porte, encore cinq minutes de plus. S'il n'y avait pas eu la présence de Claire, j'aurais fui à toutes jambes pour ne pas être dévoré par l'ogresse. La femme s'écarte pour permettre à Claire de s'approcher de moi. Elle me fait la bise. Ses yeux pétillent de bonheur. A croire qu'elle vient de découvrir que je tiens à elle pour avoir réussi à franchir tous les obstacles pour l'atteindre. Elle me tire par la manche pour me faire entrer. Un parfum de pot-au-feu m'enveloppe.

- Je vais te présenter : voici Suzanne, dont je t'ai beaucoup parlé et son mari Henri. Elle est ma nounou, ma deuxième maman. Ce sont eux qui sont venus me chercher à Paris en 1968 avec la Coccinelle.

Je ne l'ai pas remarqué immédiatement, mais Suzanne et Henri se sont placés l'un près de l'autre contre la table du séjour, comme pour subir une inspection.

- Voici Jissey, mon ami de Paris et maintenant de Caen.

Suzanne s'approche de moi et me dit :

- Je vous fais deux bises, comme vous dites chez vous. Bienvenu à la maison !

Elle claque mes joues de deux baisers qui me résonnent dans la tête. Henri me tend la main :

- Enchanté de faire votre connaissance :

On sent dans cette expression la bienséance de l'Angleterre.

- Tu restes manger avec nous, me dit Claire, en attendant l'assentiment de sa nounou ?

- Bien sûr qu'il reste, dit Suzanne, il ne va pas repartir le ventre vide.

Elle me donne une tape dans le dos.

- Ne vous inquiétez pas, c'est de la cuisine anglaise. Voici le menu : *chicken and leek pie* et en dessert *apple pie*.

Claire fait la traduction :

- Tourte au poulet et aux poireaux et tarte aux pommes.

Je les remercie de leur gentillesse et trouve que cette étrange femme est en fait plus gentille qu'elle ne paraît. Il suffit de la connaître.

- Mettez la table, les jeunes ! dit-elle d'un ton plus aimable.

Claire ouvre le buffet et m'invite à prendre les assiettes qu'elle me tend. Elle se sent comme chez elle. La table est mise et l'odeur sucré d'un gâteau flotte dans la pièce.

Assis près de Claire, en face de Suzanne et Henri, je suis intimidé. Il y a longtemps que je ne sais plus ce qu'est un repas de famille, ne voyant mes parents que de temps en temps. Mais là, me trouver autour d'une table, me rappelle mon enfance où on s'intéressait encore à moi. J'aime ces gens qui rayonnent la sympathie et je remarque que Claire est, pour eux, l'enfant qu'ils n'ont jamais eue. Ils l'aiment comme leur propre fille, sinon plus.

- Mange pendant que c'est chaud, me dit Claire.

Elle me regarde en coin et je repense à ce regard à la fois de timidité et de complicité qu'elle a eu dans ce restaurant parisien où nous nous sommes aimés. Que c'est loin tout ça ! Et je suis encore avec Claire que j'ai retrouvée. Évidemment, elle est bien gardée !

La tourte terminée, j'ai la sensation d'être rassasié. Devant l'insistance de Suzanne, je suis obligé d'en reprendre une

seconde part que je déguste à nouveau avec plaisir. Claire semble joyeuse, détendue même. Ma présence la réconforte. Je suis certain qu'elle avait un doute depuis deux jours que je vienne la voir chez elle. Elle s'est dit que si je me déplaçais à Deauville, c'est que je tenais à elle. Sinon, rien ne m'obligeait à le faire. C'est à cette pensée-là qu'elle doit sourire. Elle est heureuse que je sois là !

Henri approche une bouteille de vin et me sert une bonne rasade. Je mets instinctivement la main au-dessus comme pour arrêter le liquide.

- C'est un Beaujolais-Villages, dit Henri. Les bons vins c'est Mimie qui nous les achète. Elle les connaît mieux que personne.

- Suzanne, dit Claire, on ne va pas laisser Jissey rentrer ce soir à Caen, il pourrait dormir dans la chambre d'amis ?

- C'est une bonne idée, dit Suzanne. La chambre bleue est prête. (et mettant sa main devant sa bouche comme pour partager un secret avec moi) et elle est à côté de celle de Mimie.

A la fin du repas, Claire se lève pour débarrasser les assiettes et les couverts et Suzanne met de l'eau à chauffer dans une bouilloire argentée.

- Tu prends une tisane avec nous, demande Suzanne ?

Elle me tutoie, sans doute un signe familier qui signifie que je suis accepté. Claire dépose sur la table une grosse boîte verte, décorée de fleurs multicolores.

- Tilleul, verveine, badiane, sauge ?

- Tilleul, merci.

Elle dépose un sachet dans une grande tasse qu'elle arrose avec l'eau chaude.

- On doit t'informer de plusieurs choses, dit Claire en me regardant droit dans les yeux.

Tout le monde est studieusement assis autour de la table. Je suis persuadé qu'ils savent déjà ce que Claire va dire.

- Lorsque je suis rentrée de Caen, avant-hier, commence-t-elle, j'ai été suivie par une voiture qui ne cherchait pas à se rapprocher de moi. J'ai réussi à la semer en arrivant à Deauville. J'ai vite caché la Coccinelle dans le jardin avant de la voir passer au ralenti avec deux hommes à bord. Le chauffeur était tondu comme un militaire. J'ai eu peur. Aussi, Suzanne s'est renseignée auprès d'un ami, il paraît qu'un groupe d'extrémistes anglais a débarqué en France pour des raisons que nous ignorons. Donc, toi aussi, tu pourrais éventuellement faire partie d'une surveillance mais sans savoir

si tu es vraiment concerné. Pour l'instant, il n'y a pas de rapprochement entre nous trois et toi. A moins que quelqu'un te voie sortir d'ici et t'espionne à ton tour.

Je ne dis rien tout en regardant alternativement Suzanne, Henri et Claire pour connaître leur opinion.

- Il y a autre chose que je t'avais dit à Caen. Je dois aller à Palma de Majorque récupérer des documents concernant ma mère auprès de la fille de la nourrice qui l'a mise au monde en 1921. Je ne voudrais pas y aller seule et j'aimerais que tu m'accompagnes. Je me sentirai plus en sécurité.

- Il me faudrait prendre quelques jours de congés auprès de mon patron !

- Je te laisse faire. Tu me donnes les dates possibles pour les réservations de l'avion. Pour les billets, ne t'inquiète pas, nous les prenons à notre charge.

J'ai failli refuser, mais je sais que mes finances ne sont pas des plus brillantes.

- D'accord, Claire, je vais m'arranger pour venir avec toi à Majorque. Que me faut-il comme papiers ?

- Ta carte d'identité suffit pour l'Espagne.

J'ai l'impression que, me retrouver à l'étranger avec elle, pourrait améliorer notre amitié ... en mieux, si possible. Être loin de son pays natal et de ses attaches change parfois les personnes.

- Vous avez prévenu cette femme de notre passage, dis-je en m'adressant aux trois ?

- Non, car nous avons l'intuition que certaines personnes indésirables risquent d'en être informées, répond Claire. Nous préférons nous y rendre à l'improviste. (elle bâille) Je suis fatiguée. Viens, je te montre la chambre.

Elle se lève et embrasse Suzanne et Henri comme l'aurait fait une enfant avec son père et sa mère. Aussi tendrement. Je leur souhaite bonsoir et Suzanne m'attrape pour me faire la bise alors que Claire est déjà dans l'escalier.

- Prends bien soin d'elle, elle est merveilleuse, me glisse-t-elle dans le creux de l'oreille.

Je hoche simplement la tête en signe d'assentiment et monte dans le sillage de mon amie. La chambre est vraiment peinte de couleur bleu clair, par contre le lit, l'armoire, la table et les chaises sont assortis à la fois en blanc ou en gris. L'ensemble se compose bien. Un dessus-de-lit bleu marine recouvre les draps. Claire s'assied près de moi et pose sa tête contre mon épaule. C'est son premier geste de tendresse. J'en suis tout ému ! Je la serre contre moi.

- Tu as besoin de quelqu'un avec toi, lui demandé-je ?
- J'aime bien quand tu es là.

Elle se love encore plus près comme pour trouver une place pour sa tête.

- Moi, aussi, c'est quand tu n'es pas là que tu me manques le plus, lui dis-je. Je n'aurais raté pour rien au monde de venir te retrouver à Deauville. Je savais qu'avec les indications que tu m'as laissées, tu souhaitais me voir venir.

- Oui, j'étais sûre que tu viendrais, me dit-elle avec aplomb.

- Tu sais, je me suis inquiété quand je ne t'ai pas vue à la brasserie mercredi midi. J'ai eu peur tout à coup qu'une chose terrible te soit arrivée. Nadine a fait un scandale au bureau. Alors, je suis retourné à l'appartement pour te voir et te dire que j'étais désolé. Mais tu n'y étais plus et c'est là que j'ai découvert ton message, avec l'adresse de la maison. Je ne voulais pas te perdre une seconde fois. Quant à Nadine, je n'ai pas pu la revoir. Je suis allé chez ses parents. Elle ne veut plus me parler. Je n'ai vu que sa mère. Elle est déçue, alors que je n'ai rien fait de mal. Qu'en penses-tu, toi ?

- Les choses se font et se défont d'elles-mêmes. Si ça cloche, c'est que c'était prévu comme ça !

Je cherche ses lèvres pour retrouver le goût sucré de sa bouche mais elle tourne la tête et dit doucement :

- Excuse-moi, je suis crevée.
- Bonne nuit.... Mimie, lui dis-je en plaisantant.
- J'aime bien que tu m'appelles par mon surnom.

Et elle part dans sa chambre me laissant réfléchir sur le lit.

Je pense à Claire, à Nadine, à mon travail. Mais, seule Claire a toute ma pensée. Aujourd'hui, je me sens très près d'elle. C'est différent qu'à Paris. Là, ses sentiments sont très forts et je les ai ressentis ce soir. J'ai tellement envie de la serrer dans mes bras, d'être toujours avec elle, le jour et la nuit, de sentir son contact près de moi, son parfum, l'odeur de ses cheveux. J'ai envie de l'embrasser tendrement sur la joue pour me délecter de la douceur de sa peau et me pénétrer de son parfum au chèvrefeuille. Je sais que je suis amoureux. Je m'imagine avec elle courir sur une plage, main dans la main...

* * * *